

DJEMILA BENHABIB, *Des femmes au printemps*, Montréal, VLB, 2012, 168 pages

Françoise Bouffière

Volume 7, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2013). Compte rendu de [DJEMILA BENHABIB, *Des femmes au printemps*, Montréal, VLB, 2012, 168 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(2), 8–8.

suite de la page 7

nelles de l'histoire du Québec ont un sens aussi du point de vue de l'histoire des femmes.

De plus, le nationalisme est la bête noire de Denyse Baillargeon. Tout au long de l'histoire, le nationalisme canadien-français puis québécois aurait signifié l'enfermement des femmes dans un rôle strictement maternel, la limitation de leur autonomie et la division des forces féministes selon les lignes ethniques. L'émancipation nationale du Québec aurait donc été, et serait encore de nos jours, profondément incompatible avec celle des femmes. Dans les faits, lorsqu'on compare le Québec avec le reste du Canada, les États-Unis ou la France, on ne constate pas de différences béantes dans l'expérience des femmes (même la fameuse revanche des berceaux n'aurait jamais eu lieu selon Baillargeon) ; et au Québec même, pour

ne donner qu'un seul exemple, la culture victorienne des milieux anglophones ne paraît pas particulièrement plus féministe que celle d'Henri Bourassa (dont il ne s'agit évidemment pas de nier l'anti-féminisme). Les Québécoises francophones n'ont pas seulement cherché à faire avancer leurs intérêts propres, comme l'avance Denyse Baillargeon, elles ont aussi partagé avec leurs hommes le désir de voir survivre, vivre et s'épanouir leur nation française en terre d'Amérique, et ont travaillé pour ! Refuser de le reconnaître, à mon sens, c'est une autre manière de les exclure de l'histoire du Québec.

Cette synthèse comporte des limites, certainement. Elle n'en fournit pas moins une introduction intéressante à l'histoire des Québécoises. Elle s'imposera ainsi comme un complément actualisé de *L'histoire des femmes au Québec* du collectif Clio qui, s'il a été écrit il y a déjà plus de trente ans, continue par certains aspects de nous parler encore. ❖



ne peut résulter, dit-elle, qu'«hypocrisie et violence, amours clandestines parsemées de secrets et de honte.» À lire...

DJEMILA BENHABIB DES FEMMES AU PRINTEMPS Montréal, VLB, 2012, 168 pages

L'auteure, Djemila Benhabib, est lauréate du Prix international de la laïcité 2012. Après avoir publié *Ma vie à contre-Coran* (VLB, 2009) et *Les soldats d'Allah* (VLB, 2011), elle signe dans la même veine, *Des femmes au printemps* (VLB, 2012). Ce troisième essai en quatre ans est le fruit de ses deux voyages (l'un en Égypte, l'autre en Tunisie) entrepris au printemps 2012 afin de « capter les émotions de la population », « humer l'air ambiant et cesser de vivre à distance les bouleversements historiques que connaît le monde arabe ».

Au moment où j'écris ces lignes, *Des femmes au printemps*, occupe la première position au Palmarès du *Devoir* dans la catégorie essais québécois. C'est un essai, il est vrai, bien construit, facile d'accès, même pour ceux et celles qui tiennent la politique internationale à distance. Le style est alerte et clair. Avec des accents de rage et d'indignation, il transmet efficacement l'inquiétude de Djemila Benhabib pour le devenir des femmes égyptiennes et tunisiennes que la révolution, déjà volée, n'a pas réussi à délivrer de l'oppression machiste. Car ces femmes, nous dit-elle, « sont plus que jamais dans une situation de grande fragilité ». Djemila qui maîtrise parfaitement l'art de la rhétorique s'emploie à nous montrer cette fragilité. L'essayiste conjugue en effet très habilement ses opinions aux récits de voyage et à l'analyse des configurations politiques post-révolutionnaires des deux pays visités.

Première escale et première partie: L'Égypte

L'Égypte dans la lascivité d'une fin de journée. Lumière, odeur, descriptions poétiques des lieux, repères historiques puis rapidement, rencontre avec des femmes « corvéables à merci, souvent assises à même le sol ». Celle de Fatma, la répudiée, puis celles d'Amira, Racha et Souad, ces trois étudiantes à l'Université du Caire, assises à la terrasse du Shéhérazade, qui « étirent le temps en fumant une chicha » tout en rêvant du prince charmant. Rencontre des hommes également. Celle de Walid, le petit mécano qui gagne l'équivalent de 12 dollars canadiens par semaine et celle d'Ahmed, le gardien de la mosquée Al-Azhar qui, après s'être indigné d'un foulard mal mis, se permet des attouchements grossiers

Ces tableaux, ces personnages croqués sur le vif, deviennent sous le regard et la plume de Djemila Benhabib des indicateurs de la situation socio-économique explosive de l'Égypte et de la répression exercée sur les femmes qui luttent pour leur émancipation. L'auteure juxtapose à ces rencontres un portrait des forces politiques en présence, l'élection du Frère musulman Mohamed Morsi et la dissolution du Parlement par le Conseil suprême des forces armées qui a fait en sorte que l'Égypte se retrouve avec « un président sans constitution et sans parlement ». La suite, on la connaît. Elle ressemble malheureusement à ce que l'auteure a prédit, à savoir l'imposition sourde de la Charia, la négation de la démocratie et le recul des droits et libertés des femmes.

L'essai offre également au lecteur une réflexion sur la répression sexuelle et son corollaire: l'obsession sexuelle. Cette obsession sexuelle que la voyageuse perçoit dans tous ses déplacements et qu'elle relie à la répression sexuelle qui sévit en Égypte, à « cette haine sourde qui oppose les femmes aux hommes », mais aussi et cela va de paire, à « la fièvre religieuse qui défigure la nature humaine » ici comme ailleurs et dont il

Deuxième escale et deuxième partie: Tunis

Une belle ville méditerranéenne en ébullition, le goût du thé à la menthe, la foule grouillante des passants, la multiplicité des journaux, la présence des femmes engagées dans la démocratisation de leur pays et la défense de leur droit. Si les élans d'enthousiasme de Djemila qui a tant espéré du soulèvement populaire tunisien sont palpables, sa déception l'est aussi: « J'ai eu l'impression que tout s'était transformé sans toutefois avoir vraiment changé. » Où est la Révolution, se demande-t-elle? Peut-on parler de Révolution sans égalité entre hommes et femmes?

L'auteure note que les femmes voilées sont de plus en plus nombreuses en Tunisie. Un groupe de salafistes a séquestré le doyen de la faculté des Arts et des Lettres qui refuse de se soumettre à des dogmes politico-religieux. Des menaces de mort sont proférées à l'endroit des enseignants qui refusent les étudiantes qui portent le niqab. Des appels aux meurtres des Juifs se font de plus en plus entendre. La société tunisienne est écartelée entre deux courants, résume Djemila, deux forces contraires: l'une tend à la création d'une véritable démocratie, héritière de l'ère bourgeoise, tandis que l'autre tend à refuser la modernité et cherche à moraliser la vie publique pour mieux maintenir la structure sociale traditionnelle. L'auteure explore cet antagonisme tout en mettant son lectorat en garde contre l'illusion de l'islamisme modéré. « Les islamistes ne font jamais de cadeaux aux démocrates. », nous rappelle-t-elle, toujours aussi convaincante!

Cette deuxième partie du livre traite de répression sexuelle, de violence et d'humiliations faites au corps des femmes. Il faut lire tout ce qui concerne l'obsession de la virginité et de l'hypocrisie qu'elle engendre!

Djemila Benhabib est claire, il n'y a pas de révolution sans révolution sexuelle: « pour sauver la révolution, il faut la déplacer dans les maisons, et plus précisément dans les lits. » Le dernier chapitre du livre, « L'alcôve verrouillée », a dérangé ma conscience de femme confortablement installée dans les acquis de sa génération et de son pays.

Que pouvons-nous faire en solidarité avec les femmes tunisiennes qui luttent pour la démocratisation de leur pays et l'égalité des sexes? Les lire au moins. Elles sont de plus en plus nombreuses à écrire, nous dit Djemila dans cet essai qui contient des références à plusieurs d'entre elles.

Françoise Bouffière